Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 38 (1900)

Heft: 48

Artikel: Travaux dans nos rues

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-198443

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à

L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASBNSTEIN & VOGLER Grand-thène, 11, Lausanne.

Montreux, Gerire, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg, St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall, Lucerne, Lugano, Coire, etc. Rédaction et abonnements.

BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

Suisse: Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50 ETRANGER: Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 4er janvier, 4er avril, 4er juillet et 4er octobre. S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes. PRIX DES ANNONCES

Canton: 15 cent. — Suisse: 20 cent. Etranger: 25 cent. — Réclames: 50 cent. la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Les vieux de la vieille.

. . ., le 26 novembre 1900.

Quel plaisir nous avons eu hier à Morges, mon cher *Conteur!* C'était le banquet des vétérans de 1870.

Il fait bon se retrouver de temps en temps, entre anciens camarades, pour évoquer les vieux souvenirs. Ma foi, quand.ces souvenirs datent de trente ans, bien des choses ont changé depuis. Que de vides dans les rangs, que de dos voûtés, que de rides sur les visages, que de cheveux blancs sur les crânes ou que de crânes sans cheveux. Le premier moment est un peu pénible. La vieillesse et la mort sont deux de nos ennemis dont tous les coups portent. On a beau lutter vaillamment, les défaites détiennent le record; et pas moyen de déserter, pour qui en aurait envie. Il faut marcher au feu. Le mieux est donc d'en prendre bravement son parti. Serrons les rangs et vive la joie!

C'est ce que nous avons fait dimanche.

Nous étions 180 convives; 30 ou 32 officiers, colonels, majors, capitaines, etc., et 148 à 150 sous-officiers et soldats.

Des grands discours — très éloquents, d'ailleurs, — je ne te dirai rien; cela regarde les grands journaux: Voici plutôt quelques souvenirs anecdotiques, échappés entre la poire et le fromage, et qui sans doute feront bien mieux ton affaire.

A tout seigneur tout honneur. Commençons par notre cher commandant Baud, qui nous rappelait plaisamment sa rencontre avec les uhlans.

Une petite troupe de uhlans, en reconnaissance, franchit, sans s'en apercevoir, la frontière suisse et continuait de s'avancer.

Mais le commandant Baud était là, qui les reçut à la bayonnette. On ne badine pas à la guerre.

Après quelques mots d'explication, l'officier qui était à la tête des uhlans, s'adressant aux Suisses:

« Tiable! machor, fous défendez votre territoire d'une façon terrible! »

Nous sommes là pour ça, répliqua fièrement notre commandant.

Et les cavaliers firent volte-face.

Un jour, les soldats du bataillon 50, cantonnés dans le Jura-Bernois, obtinrent l'autorisation de se baigner dans la rivière. C'était en août ; il faisait une chaleur accablante

Les jeunes filles d'un village voisin — elles passent, aujourd'hui encore, dit-on, pour très curieuses — venaient innocemment admirer les ébats de nos troupiers.

Le curé du village crut devoir intervenir auprès du commandant de bataillon. Celui-ci comprit, paraît-il, les raisons du vénérable ecclésiastique, car, dès le lendemain, un cordon de gardes, bayonnette au canon, défendait les baigneurs contre les regards indiscrets des curieuses Jurassiennes. En 1870, notre organisation militaire laissait encore beaucoup à désirer et, dans la hâte de la mobilisation, bien des choses avaient été oubliées. Les aumôniers et les armuriers, entr'autres, n'étaient pas en nombre suffisant. On ne peut pourtant s'en passer.

Le général Herzog télégraphie au Département fédéral : « Il manque aumòniers et armuriers ; envoyez immédiatement. »

M. le pasteur de Perrot, aujourd'hui à Morges, reçoit l'ordre de se rendre à la frontière, en qualité d'aumònier du bataillon 50.

A Délémont, il se présente à l'état-major.

« Venez-vous comme aumônier ou comme armurier ? » lui demande le colonel.

— Comme aumônier, monsieur.

— On ne dit pas: « monsieur »; on dit: « mon colonel! » Etes-vous catholique ou protestant?

— Protestant, monsieur, répond le jeune aumònier tout ému d'une telle réception.

— On dit: « mon colonel », encore une fois, et souvenez-vous-en! Eh bien, demi-tour droite, allez rejoindre le bataillon 50, à...!

M. de Perrot fut deux jours à chercher son bataillon, qui changeait chaque soir de cantonnement. Enfin, dans un village, il vit des soldats dont le képi portait le n° 50.

Un groupe de ces soldats l'apercevant, s'écrièrent joyeusement : « Voilà notre sacrificateur! »

Ce plaisant accueil fit oublier à M. de Perrot les rudesses du colonel.

Le colonel inspectait le bataillon 50.

— Qui est ce civil ? demande-t-il en désignant M. de Perrot, tout de noir habillé, coiffé d'un haut de forme et qui se tenait modestement à la queue du bataillon.

- C'est l'aumônier, répond le major.

— Aumonier, devant le front, commande le colonel. Pourquoi n'avez vous pas votre uniforme?

— Mon colonel, on ne m'a pas encore indiqué quel doit être cet uniforme.

— Eh bien, il vous faut une casquette portant les galons de capitaine et une capote avec brides sur les épaules.

- Bien, mon colonel, j'y pourvoirai.

- Maintenant, reprit le colonel, vous n'êtes pas à votre place, à la fin de la colonne. Qui donc vous a donné l'ordre de vous mettre là?
- Je me suis placé là sans ordre, mon colonel, pensant pouvoir être utile aux malades, aux éclopés...

— Pas de ça; ce n'est pas la votre place. Allez à la tête du bataillon. Et que je ne vous revoie pas avec un gibus. Demi-tour, marche!

Tout interloque, le pauvre aumonier fait demi-tour à gauche pour rejoindre sa place.

« Bon! exclame le colonel, le voilà qui fait demi-tour à gauche. On n'obtiendra jamais rien de ces gaillards-là. »

La guerre était terminée. Nos troupiers allaient rentrer dans leurs foyers. Tous les cœurs étaient contents.

On rassemblait les différents corps pour les inspections et la dislocation. Cinq bataillons, parmi lesquels le 50, étaient réunis.

Les cinq aumòniers de ces bataillons se demandaient avec anxiété lequel d'entre eux aurait l'honneur d'adresser à toutes ces troupes l'allocution finale, à laquelle les circonstances allaient donner une solennité toute particulière.

Ils se rendirent à ce sujet auprès du colonel.

- « Capitaines, leur dit-il, avez-vous assisté à des théories sur les devoirs du soldat? »
- Oui, mon colonel, répondirent en chœur les cinq aumôniers.
- Alors, vous avez entendu que le soldat doit toujours être prêt?

Cinq oui répondirent à cette question.

— Eh bien, capitaines, allez et faites de même que le soldat.

Les cinq aumòniers suivirent les ordres du colonel, mais, comme il n'y eut, au dernier moment, qu'un seul appelé, il y eut « quatre sermons rentrés», ainsi que le ditplaisamment M. de Perrot. Et quels sermons! Les plus beaux peut-être que ces messieurs eussent jamais préparés. Et ces sermons sont encore là, attendant toujours une occasion. Viendratelle? Espérons que non.

Tandis que M. de Perrot terminait son joyeux récit, mon voisin de table me glissa malicieusement à l'oreille: « Je suis sûr que c'est là le plus mauvais souvenir que ces messieurs les aumòniers aient gardé de l'occupation de la frontière. Qu'en dites-vous? »

- Hum!.... peut-être bien.

Après M. de Perrot, vint le tour de M. Ceresole, qui ne fut pas moins amusant. Mais, ici, le *Conteur* doit céder la parole au volume, impatiemment attendu, que va publier, sous le titre « *Voix et Souvenirs* », le spirituel pasteur de Blonay. On y retrouvera, entr'autres, toutes les anecdotes qu'il a contées dimanche, à notre banquet. *Un véléran de 1870*.

Travaux dans nos rues.

Les travaux de canalisation qui s'exécutent actuellement dans nos rues pour la pose des câbles destinés aux forces électriques du Rhône, nous rappelle un petit incident assez comique.

On sait — et nombre d'étrangers l'ont remarqué — qu'il n'y a guère de ville en Suisse où les rues soient si souvent fouillées et bouleversées qu'à Lausanne: tantôt on creuse pour la canalisation du gaz, pour le réseau souterrain des téléphones, tantôt pour les eaux de Bret ou celles du Pont-de-Pierre, tantôt enfin pour une coulisse bouchée, etc., etc.; ça ne cesse pas.

Il y eut un moment, par exemple, où la rue Haldimand était tout particulièrement tourmentée dans son parcours; c'était au point que si vous vous y trouviez au moment du passage des tramways, vous ne saviez plus quel parti prendre pour sauver votre peau : là, des creux d'un mètre de profondeur; ici, des tas de terre ou de pavés; plus loin, des barra-

ges et autres obstacles.

Un négociant de cette rue, n'ayant pas mal à se plaindre de cet état de choses qui durait depuis une dizaine de jours déjà, vit un beau matin pratiquer de nouveaux creusages devant son magasin. Furieux, il aborde les ouvriers en s'écriant:

- Mais, au nom du ciel, que faites-vous en-

Et l'un de ceux-ci, qui savait que ces fouilles incessantes dans nos rues lui procuraient annuellement de très nombreuses journées de travail, lui répondit ingénument:

- Oh! monsieur, vous ne voulez pourtant pas empêcher la seule industrie que nous

ayons à Lausanne!

On gaillà que n'est pas capon.

Ouand bin ora lè dzeins sont on pou mi éduquâ que lè z'autro iadzo, y'ein a onco prâo que crayont adé ài sorciers, à la chetta, à la tsausse-vilhe, ai châota-bouénès et ai reve-

gneints.

Lè vilho diont adé, quand l'ouzont 'na gardaroba âobin on mâobllio que fe 'na craquaïe tandi la né, que l'est on crouïe signo et, se ia cauquon dè malàdo pè la baraqua, l'est 'na marqua que n'ein a pas onco po grantein. Créiont assebin que l'àme d'on gaillà qu'a fé lo bracaillon, revint tandi la né tot botetiulà pè l'hotò, pè lo pailo et que met pertot sein dessus dézo. Et bin soveint l'ont dai poaires d'einfai.

Tsi no, ia dza on bon part d'ans, on desâi bin que lo vilho Sandron revegnai pè su lo cemetiro ao picolon dè la minè ; lè fennès desant que sè promenâve tote le ne permi le fousses einvortholi dein on grand linsu bllianc; desant que trésâi lè pequiets dâi tombes et que fasâi pè su lo cemetiro totès sortès dè chimagries à

vo bailli la fouaire.

Cllião fennès, que volliont tot savâi, sè mettiont dâi iadzo 'na veingtanne po allâ à la miné vouaiti Sandron, mâ, quand l'étiont à mi-tsemin dâo cemetiro, pregnivant totès la fringâla et lè vouaiquie que se reverivant et que sè mettiont à traci ao grandécime galop contre lo veladzo coumeint se l'aviont zu ti lè diabllio à lão trossès.

Dâi z'ons racontâvant assebin qu'ein passeint dè né vai lo cemetiro l'aviont vu lo vilho chetâ su 'na foussa que comptâve dâi beliets dè banqua, dâi z'autro, que l'aviont oïu déblliottà oquiè dein 'na leingua qu'on l'âi compregnâi rein, enfin quiet, tsacon ein devazâvè, mâ nion n'ouzâvè allà à la miné sè promenâ contre lo cemetiro.

Onna né, que saillessant dè tenâbllia, lo syndico et on part de municipaux se trovavant pe la pinta et dévezavent, coumeint de justo, dao vilho Sandron.

- Tè, que te n'è portant pas on capon, se fe lo syndico à Louis âo fifre, gadzo que t'arâi poaire d'allâ hoai à la miné su lo cemetiro?

- Fraimo houit litres avoué vo, syndico, que l'âi vé!

- Et bin hardi! totsè la man!

Tandi cé teimps, ion dâi municipaux soo dè la pinta et va contâ l'afférè à son valet.

- Y'a dou francs por té, l'âi dese lo maîtro, se te vas hoai à la miné su lo cemetiro. Quand te vairé arrevâ cauquon, n'aussè pas poaire, sarè lo Louis ao fifre ; tè faut t'einvortolhi bin adrai dein on linsu et quand lo gaillà sarà quie, tè faut dessuvi lo vilho Sandron et férè totès sortès dè sindzéri po l'époairi bin adrai et te vas vaire, va fottrè lo camp veintre à terre contre lo veladzo.

Va que sai de! repond l'autro, et po mi

l'épouairè, m'ein vé crozâ 'na tiudra ïo farè dou pertes po lè ge, ion po lo na et on tot grand, avoué dâi grantès deints, po lo mor; mettré on bet dè tsandalla dedein et preindré cein avoué mé; vo z'allà vaire coumeint lo Louis va décampâ!

Dinse de, dinse fé. A la miné, tsacon étâi à son pousto : lo syndico et lè municipaux atteindiont à la pinta, lo vôlet, su lo cemetiro et Louis âo fifre s'eimbautsive po l'âi allâ; mâ, per bounheu por li, sè trova que lo vôlet âo municipau avâi dza étâ corniflâ tot cein que son maîtro l'âi avâi de à on autro qu'a vito é â

lo redipettà âo Louis âo fifre.

- Ah! l'est dinse, fe stuce, et bin attein-pi, te vas passa 'na crouïa vouarba avoué mè! se sè peinsa. Adon ye preind avoué li on bon dordon et on gros vilho sa tot eintserbouna pè dedein et l'arrevè dinse ao cemetiro io l'apéçai la tiudra que clliairivè pè sè quatro pertes. Fasâi 'na né asse soranna qu'on sè sarâi cru dein 'na cava à noviyon, quand vouaiquie lo vôlet que s'approutse tsau pou vai li.

· Quoui itès-vo? l'ai fe stuce, ein teindeint sè dou brè vai lo Louis, coumeint se l'avâi

volliu l'eimpougni à la brachâ!

- Su Louis âo fifre, et pi à bas clliâo pattès! fe lo Louis ein l'âi fotteint on coup dè châton su lè duès mans

Mè, fe lo vôlet, su la moo que vint queri Sandron et pisque t'as ouzâ veni perquie, t'é

min et vé t'eimpougni assebin!

Et à l'avi que vào reteindrè lè brè po eimpougni lo Louis, stuce l'âi rez'administrè on atout dao tonaire su lè pattès que lo pourro diabllio a bo et bin ruailâ ; lo Louis profitè dè cé momeint po l'âi einfattâ lo sa su la tîta. lo fe rıblliâ avau tantqu'âi pi et on iadzo lo gaillâ dedein, l'alliettè lo sa avoué 'na cordetta. Ie fot on coup dè pi à la tiudra que va rebedoulâ on pecheint bet, pu sé tserdzè lo sa su lo cotson et le vouaiquie via contre la pinta.

Ma fài, lo pourro vôlet n'ètâi pas à noce dein cé sa et criâvè âo Louis dè lo déliettâ ein fa-

seint dâi boailaïès dâo dianstre.

Mé bourlâi se tè laisso allâ deinse, l'âi desâi lo Louis, t'as volliu férè la moo, et bin te la mè payérè!

Ein passeint dévant lo borné, piaf! ie tsampè lo sa avoué lo gaillà dein l'audzo, que lo pourro coo fasâi dài bramaïès et dâi navattaïès lé dedein, qu'on arâi djurâ qu'on lo tiâvè.

Adon lo Louis sè retserdzè lo sa tot mou su lo cotson et l'arrevè dinse à la pinta.

- Ora, vouaiquie, se fe ein arreveint, vo z'apporto la moo!

Ma fâi, lè z'autro, que ne saviont pas l'afférè commeincivant dza à décampâ, quand lo Louis déliettè lo sa et lo preind pè lè dou bets po férè sailli lo vôlet.

Vo z'arâi falliu adon oûrè quinnès recafaïès l'ont fé quand l'ont zu vu lo pourro lulu, mou coumeint 'na renaille et asse nai pè la frimousse, lè mans, lé z'haillons et lo resto qu'on lo recognaissâi papi, tant l'étâi matsourâ; assebin quand lo Louis eùt zu contâ l'afférè, sè tegniant lo veintro tant recaffàvant et l'ont nettéyi illico lè houit litres avoué lo vôlet que rizâi à la fin, atant què lè z'autro dè la farça. -assignmen

Un nouveau livre vaudois.

Sous le titre d'Anciennetés du Pays de Vaud -ETRENNES HISTORIQUES, il va sortir des presses de l'imprimerie Constant Pache-Varidel, à Lausanne, un ouvrage publié par M. Alfred Millioud, du bureau des archives de l'Etat de Vaud, avec la collabora-tion de M. René Morax, à Morges, et de M. Eugène Corthésy, instituteur à Moudon. Si nous sommes bien renseignés, cet ouvrage serait le tome premier d'une publication propre à intéresser, à côté des purs historiens, l'ensemble du public curieux de connaître le passé de notre canton.

Maggi.

Depuis dix ans, un mot se voit partout, il nous poursuit, il nous obsède. On ne peut ouvrir un journal sans y trouver, quelque part, ce mot, se détachant ordinairement en grandes lettres blanches sur un fond noir.

Ce mot se lit, en caractères multicolores et de toutes formes, à la devanture de toutes les épiceries. On le voit dans les salles d'attente des gares, dans les voitures de chemins de fer, dans les tramways, dans les hôtels, dans les restaurants, sur les cartes de menus, sur les horaires, sur les calendriers, où il dispute, au Temps lui-même, la place des mois et des

Pour lui, rien n'est sacré. Il s'installe partout où il trouve une place libre. Tantôt immense, tantôt minuscule; il se plie à toutes les exigences de la situation Il s'accroche aux corniches, se suspend aux lustres, se colle aux carreaux de fenêtres. Il n'est pas jusqu'à certains édicules d'utilité publique sur lesquels il n'appose son paraphe inévitable. Enfin, audace extrême, il pénètre jusque dans nos appartements, sous forme de brochures ou de prospectus aux mille couleurs.

Toujours *lui*, *lui* partout, sous mon toit, dans la rue, Son image, en tous lieux, vient obséder ma vue.

Ce mot ? — Maggi.

Ce qu'il signifie? — Tout le monde le sait aujourd'hui.

Mais, de quel droit s'impose-t-il, comme cela à tous? A-t-il vraiment des titres sérieux à l'attention publique? Quels sont-ils?

Voici, à ce sujet, quelques renseignements peu connus, qui intéresseront certainement nos lecteurs et surtout nos lectrices. Un de nos abonnés veut bien nous donner le récit de sa visite aux grands établissements « Maggi & C° », à Kempttal, dans le canton de Zurich. Cette fabrique, l'une des plus importantes parmi nos industries suisses, fait honneur à notre

Le voyageur qui, autrefois, se rendait de Zurich à Winterthur ne s'arrêtait guère à Kempttal, où un moulin construit en 1841 et devenu la propriété de la famille Maggi, troublait seul la monotonie du paysage. Le médecin Michel Maggi et plus tard son fils Jules, exercèrent jusqu'en 1886 la profession de meuniers.

Les perfectionnements apportés par la science ont tout bouleversé. A Kempttal, comme ailleurs, la turbine a remplacé la grande roue bruyante, les pierres à moudre d'autrefois ont cédé leur place à des machines modernes. Et ces machines servent main-tenant à nettoyer, peler, griller et moudre des légumes. Comment cette transformation s'est-elle opé-

Comment Jules Maggi, le meunier de Kempttal, est-il devenu le grand usinier dont les produits sont répandus dans le monde entier? C'est là une page de l'histoire de Kempttal, et non la moins intéres-

Esprit essentiellement actif et pénétrant, Jules Maggi s'occupa, à partir de 1886, sur l'invitation de la Société suisse d'Utilité publique et avec le concours des D' Schuler, Dr Barbieri et Prof. Schulze, de la préparation des légumineuses et des conserves pour soupe. L'inventeur ne se laissa rebuter ni par les difficultés techniques de la fabrication, ni par les préjugés des consommateurs. Il surmonta les premiers et vainquit les derniers. En quelques années, le sucès couronna ses efforts. La découverte de l'inventeur comblait une lacune. Du reste, celui-ci ne s'en tint pas uniquement à sa première spécialité ; le Maggi pour corser et les Tubes de bouillon ont d'emblée conquis les faveurs du public. La dernière spécialité, le Cacao-Gluten (albumine de froment) sera également appréciée.

Ce qui frappe tout d'abord, lorsqu'on arrive à Kempttal, c'est la multitude des constructions et l'élégance de quelques bâtiments. Figurez-vous une longue rue large, éclairée le soir par la lumière électrique. A droite, à l'entrée, le vieux moulin, dont la façade noire cadre mal avec les façades multicolores des autres établissements construits en